

Labelle de la Nouvelle-Orléans... NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

APPARU : 1073 rue de Chartres, 1080... GORDON et McNEILLY.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SUIVENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE POUR UNE ANNEE AGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 21 octobre 1911. Thermomètre de E. Claude, Opticien, Successeur de E. & L. Claude, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

SOMMAIRE.

- 2me PAGE. Feuilleton. 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. La qualité. Feuilleton. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Le Quatorzième Mariage. Epitaphes Célèbres. Un vieux brave. Une Parenté entortillée. 7me PAGE. Poésie. Mondanités. Larmes d'Automne. Les yeux d'Émeraude, Contes à la fiancée.

Le Palais du Radium

Le plan primitif du palais du Radium, qui est édifié en ce moment à Paris, va subir, sur les désirs exprimés par Mme Curie, qui, on le sait, villégiature à Leyde à l'heure actuelle, de profondes modifications.

Cet établissement ne devait tout d'abord abriter qu'un amphithéâtre et, tout autour, des laboratoires de recherches, où Mme Curie, aidée par quelques savants spécialisés dans les études radiographiques, poursuivait ses travaux, loin des profanes.

Dans un but de vulgarisation scientifique, et, pour se conformer aux vœux du conseil de l'Université, Mme Curie vient de décider qu'à l'avenir, outre le laboratoire de recherches, quatre laboratoires d'enseignement seraient institués, afin de permettre à tous les étudiants sans exception—radiographes ou non—de s'initier aux propriétés merveilleuses du radium. Ces quatre nouvelles salles de travail seront aménagées au-dessus de l'amphithéâtre, disposition qui aura pour conséquence d'élever à un étage l'Institut Curie, tel qu'il avait été primitivement conçu. Chaque salle pourra recevoir dix à douze élèves; soit, au total, un corps de cinquante jeunes gens, qui, sous la direction de Mme Curie et de professeurs expérimentés, seront admis à étudier la découverte de P. Curie.

Récente visite au Professeur Ehrlich.

Les dernières modifications de la technique pour l'application du "606"

On a beaucoup écrit, ces temps derniers, sur le "606". La découverte du professeur Ehrlich a soulevé les plus passionnantes critiques, créées des enthousiasmes et fait jeter des anathèmes. Certains ont vu dans l'arséno-benzol, un spécifique toujours victorieux; d'autres l'ont dénoncé comme un poison tout-jours funeste.

Le "606" vaut sans doute cet excès d'honneur; il ne le mérite pas, à coup sûr, cette indignité. Je viens, en effet, d'avoir la bonne fortune de passer quelques jours auprès du professeur Ehrlich, et je considère comme un devoir scientifique, ou plus simplement comme l'expression d'une élémentaire honnêteté, d'affirmer ma haute estime pour le savant, et ma foi en son remède. Comme tous les grands chercheurs, Ehrlich est très simple, d'abord facile. Insoffensible des banales et futiles contingences, tout à sa pensée, le maître me reçut, sans cérémonie, dans une petite pièce où il travaillait en un négligé commode.

Le me trouvai en face d'un homme grisonnant, de taille moyenne, dont les yeux perçants, d'une étonnante mobilité d'expression, me fixaient à travers d'une paire de lunettes à cercle d'écaillé.

Après avoir échangé quelques phrases de courtoisie, nous nous entretenmes de sa fameuse découverte. Ehrlich discourt longtemps. Il parlait avec force, en convaincu qui veut convaincre, sans précipitation toutefois, martelant ses mots. De temps en temps, il s'interrompait pour me demander en allemand: "Avez-vous bien compris?...". Et cette interrogation s'accusait, véhément, quasi impérative, dès que mon visage trahissait le doute ou la surprise.

Certains mots m'échappaient, leur émission étant rendue difficile par le gros cigare que le professeur ne quitte jamais, n'en laissant un que pour en allumer un autre: "Le tabagisme est l'alcoolisme des cerveaux!" dit-il.

Au cours de cette longue conversation, j'appris la technique nouvelle des injections d'arséno-benzol et je sus pourquoi plusieurs expérimentateurs français avaient eu des échecs ou des accidents. Car ce fut une des premières questions qu'Ehrlich me posa, celle qui concernait "notre" application de sa méthode: "Avez-vous toujours une réaction après vos injections intraveineuses de 606?" Pensant être l'interprète de la plupart de mes confrères parisiens ayant expérimenté l'arséno-benzol, je dus répondre par l'affirmative.

"Eh bien, me dit Ehrlich, en appuyant sur chacun de ces mots, nous n'avons plus ni fièvre, ni vomissements, ni aucun malaise. Dans la majorité des cas, pour ne pas dire dans tous, nous n'enregistrons aucune élévation de température, consécutivement au traitement; et cela tient à ce que nous n'employons plus la très étroite injection intraveineuse, mais le canot franchement distillé." Le professeur Ehrlich me présenta à ses deux collègues, leurs collègues, les docteurs Henschel et Benta qui, de leur côté, m'ont expliqué et expliqué les détails du Maître. Lui-même fut touché de voir combattre l'amabilité et la bienveillance de tous mes collègues.

Un seul cas d'hyperthermie fut relevé: c'est celui d'une jeune femme atteinte d'un léger embonnement, qui, avant l'injection, qui en 1911 le premier jour, 38°7 le deuxième jour, et 37° le troisième.

Le docteur Herbsmann, de Rostow, m'a constaté, en suivant scrupuleusement notre méthode, que deux cas d'hyperthermie; encore ces malades avaient-ils, l'un de la bronchite, l'autre un abcès.

J'ai visité en détail et examiné nombre de malades injectés dans les services du professeur Ehrlich, directeur de la Hautklinik de Francfort, et Weintraub, directeur de l'hôpital de Wiesbaden, et j'ai pu me convaincre de l'absence de toute réaction et de l'efficacité du remède. Ce qui a jeté, dans certains milieux scientifiques, le discrédit sur la méthode du professeur Ehrlich, c'est l'erreur involontaire que l'on committait en appliquant ce traitement à n'importe quel cas d'avarie.

A l'heure actuelle, on peut affirmer, en toute conscience, que l'injection intraveineuse d'arséno-benzol est vraiment le remède de choix, un spécifique à la première, à la deuxième période de la maladie. Mais, dès que le malade présente des manifestations nerveuses graves ou des troubles organiques bien établis, il y a lieu d'agir avec la plus grande prudence.

Docteur Louis Moisson.

LA PREUVE FUTURE.

D'excellentes personnes ne cessent de penser à la "Joconde" et ne doutent pas de revoir, un jour ou l'autre, son sourire trop lointain. Cette foi robuste leur assurait une douce consolation, si elle n'était troublée par une craelle inquiétude: lorsque le tableau sera rendu, comment saura-t-on qu'il est indiscutablement celui-là même qu'il était, au Louvre, exposé aux voleurs?

Les experts ne manquent pas de prodiguer leurs opinions: ils examineront la peinture à la loupe, ils gratteront les coins, ils renifleront, ils soupèseront et ne parleront qu'après avoir longtemps soupesé. Mais leur sentence ne nous apporterait pas la certitude. Alors que fera-t-on? On possède la photographie prise de la toile volée: on photographiera la toile rapportée et on fera deux grands agrandissements de chaque épreuve. L'expérience est infaillible. Chaque détail apparaîtra avec une telle grandeur, que toute au-

chercher sera ravaler, si ce n'est point la "Joconde" qui aura été rendue.

Celle pour qui fut tué Lassalle se suicide à Berlin.

Hélène de Donniges, baronne de Shawtsch, s'est suicidée, ces jours derniers à Berlin, en absorbant du chloral. Elle était âgée de soixante-cinq ans et se trouvait plongée dans la plus profonde misère.

Triste fut d'une héroïne dont le nom restera à jamais fameux dans les annales du socialisme allemand.

Hélène de Donniges, fille d'un diplomate bavarois, était âgée de dix huit ans quand, au cours d'un voyage en Suisse, en 1861, Ferdinand Lassalle la rencontra. Elle était alors d'une rare beauté.

Le célèbre tribun allemand, qui était devenu éperdument amoureux de cette jeune fille, demanda sa main; mais Hélène de Donniges était fiancée à un gentilhomme valaque, le comte de Rakowitz, et l'offre ne fut pas agréée.

A moitié fou de douleur et de jalousie, Ferdinand Lassalle s'acharna à provoquer son heureux rival. Une rencontre au pistolet s'ensuivit. Duel fatal pour le grand orateur socialiste qui tomba mortellement blessé par la balle de son adversaire.

La fin tragique de celui qui l'on considérait dans le monde entier comme un des hommes les plus remarquables de son époque, eut un immense retentissement et, dès lors, le nom d'Hélène de Donniges fut impérieusement celui de Lassalle.

La jeune fille, qui avait épousé le comte Rakowitz, se maria en secondes noces avec l'acteur Siegwart Friedmann, puis en troisièmes noces avec un écrivain russe, le baron Serge de Schawitsch. Ce dernier, grand propriétaire foncier, avait pris une part active au mouvement révolutionnaire en Russie.

En conséquence ses biens furent confisqués et lui-même dut s'enfuir. Il gagna Berlin, où il vint de mourir dans un dénuement extrême. Quelques jours plus tard, comme on l'a vu, Hélène de Donniges, sa femme, se tua.

Un palais en plomb. C'est une construction sans pareille au monde que vient de commencer pour Mme Curie l'architecte de la Sorbonne, M. Nénot. Le palais du radium offrira cette particularité que tous les murs seront doublés intérieurement de paisses couches de plomb. Le plomb est, en effet, un des rares métaux qui soient imperméables aux rayons pénétrants du radium. Les fondations du palais du radium seront édifiées tout spécialement avec des matériaux d'une extrême solidité, assis à une grande profondeur dans le sol et capables de supporter le poids considérable des parois de plomb qui s'ajouteront à celui des murs extérieurs de l'édifice. Par une coquetterie de l'artiste qui construit le palais du radium, ce "poids lourd" de l'architecture sera décoré en "trompe-l'œil", de façon à faire paraître, sur la rue Pierre-Curie, un léger pavillon de l'Institut océanographique. Il constituera un des curiosités scientifiques et esthétiques du Paris de demain.

M. FRANCASTEL Est nommé consul-général de France.

Le décret du ministre des affaires étrangères de France, en vertu duquel M. Franca Castel, nommé à notre ville, est nommé à son poste de consul-général. Cette nomination nous cause un grand plaisir, car M. Franca Castel, par sa distinction et sa compétence, nous a déjà rendu de grands services.

Quoique M. Franca Castel ne soit pas un habitué de la Nouvelle-Orléans, depuis quelques mois, il est très apprécié de sa distinction et de son habileté, de nombreux artistes non seulement parmi les nationaux, mais aussi parmi la population américaine. Il prend le plus vif intérêt au développement de notre ville et espère y être fixé pour longtemps.

Avant de venir à la Nouvelle-Orléans, M. Franca Castel a occupé pendant plusieurs années le poste de consul de France à Buenos-Ayres où son départ a causé d'innombrables regrets. La veille de son départ, la Chambre de Commerce Française de Buenos-Ayres, lui a remis une plaque de remerciement du développement qu'il a toujours porté aux intérêts français dans la République Argentine.

Le tableau "le plus cher" du Louvre.

En 1911, c'est la "Joconde" qui a eu—malheureusement pour elle—et pour nous—la réputation d'être ce tableau-là.

Un siècle plus tôt, l'opinion des amateurs était assez différente. En 1811, M. Lebrun—mari de Mme Vigée-Lebrun—eut à dresser un inventaire des collections impériales; il l'évalua la "Joconde" qu'à la somme de 90,000 francs.

En 1824, une autre expertise confirma cette évaluation de M. Lebrun. A cette époque, déjà lointaine, la Vierge aux rochers possédait plus de prestige: l'expert officiel d'alors ne l'aurait pas donnée à moins de 150,000 francs. Par contre, il eût très bien offert le "Saint Jean-Baptiste, la Vierge et Sainte-Anne" et le "Bacchus", à raison de 30,000 francs chacun.

Depuis ce temps là, "les prix" du Vinci ont changé. Il est vrai que Lebrun estimait à 1,500,000 francs la "Transfiguration" de Raphaël; qui faisait encore partie des collections françaises et qui est retournée depuis au Vatican. C'était alors le tableau "le plus cher" du Louvre.

En 1811, un volent compétent eût enlevé ce Raphaël; il eût laissé la "Joconde".

Les négociations franco-allemandes.

Paris, 21 octobre.—A un conseil du cabinet tenu hier soir les ministres ont approuvé certaines instructions nouvelles données par le ministre des affaires étrangères, M. de Selves, à l'ambassadeur Cambon, instructions ayant trait à la cession d'une partie du Moyen-Congo à l'Allemagne.

Une note semi-officielle publiée immédiatement après cette séance annonce que les négociations ont fait de sensibles progrès et que l'on peut s'attendre à un accord prochain entre les deux gouvernements.

THEATRES.



Mlle KORSOFF. Première chanteuse-titre Saison 1911-12. Théâtre de l'Opéra.

OPERA FRANÇAIS.

M. Jules Layolle, le sympathique directeur du théâtre de la rue Bourbonne, a reçu hier une députation de son correspondant à Paris, informant que la troupe de l'Opéra Français s'est embarquée à Cherbourg, samedi, matin à 10 heures, sur le vapeur "Canadian" de la ligne Leyland. Ce navire vient directement à la Nouvelle-Orléans où il est attendu vers le 5 ou 6 novembre.

Les artistes auront donc amplement le temps de répéter leurs rôles avant l'ouverture de la saison qui s'est définitivement fixée au 14 novembre. M. Layolle a choisi le célèbre opéra d'Halevy "La Juive" pour présenter sa troupe à notre public.

TULANE.

C'est ce soir que la troupe sous la direction de M. George W. Lederer débute au Tulane dans une comédie musicale extrêmement amusante, "Madame Sherry". Tous ceux, et ils sont nombreux, qui ont entendu cette pièce l'année dernière lorsqu'elle a été jouée pour la première fois à la Nouvelle-Orléans, tiendront à retourner cette semaine au Tulane, car il est peu de comédies musicales qui dans le courant de ces dernières années aient remporté un tel succès que "Madame Sherry".

Cette amusante comédie tirée du répertoire français, a fait d'emblée la conquête du public partout où elle a été jouée, à New York, Chicago, Philadelphie et autres grandes villes du Nord.

La troupe qui l'interprétera au Tulane arrive directement de New York et comprend entre autres artistes:

Mlle Ada Meade, qui tiendra le premier rôle; Miles Alta Virginia Houston, Mae Phelps, Emory Alton; MM. Ben Gunnell, Philip H. Ryley, Harry Stephens, Neil McCray, Milo Jones, etc. "Madame Sherry" sera donnée en matinée mercredi et samedi.

CRESCENT.

La direction du Crescent met à l'affiche à partir de ce soir une comédie musicale nouvelle "The Soul Kiss" qui vient de New York et qui a obtenu un immense succès à New York et à Chicago.

Le livret de la pièce du dramaturge Harry B. Smith est très amusant et la musique des plus entraînantes. Avant que cette pièce ait été représentée, elle a été présentée par une troupe de professionnels, elle a obtenu un immense succès. "The Soul Kiss" sera donnée en matinée mardi, jeudi et samedi.

ORPHEUM.

Le programme qui a été préparé la direction de l'Opéra pour la semaine qui s'ouvre demain ne lea certainement qu'à augmenter la vogue dont jouit à si juste titre ce théâtre. En tête de ce nouveau programme il faut mentionner le célèbre comédien Auguste Deagon, qui a récemment acquis un engagement de plusieurs semaines, avec le directeur du Crescent de l'Opéra, M. Martin Beck, et qui depuis son début sur la scène de vauville a remporté l'éclatant succès. M. Deagon a tenu pendant plusieurs saisons les premiers rôles dans diverses comédies musicales jouées sur les principales scènes du pays.

Miss Una Clayton est une autre artiste que les habitués de l'Opéra reverront avec plaisir. Elle tiendra le premier rôle dans une petite comédie intitulée "A Child Shall Lead Them". Le programme comprend encore la troupe Alcega des cyclistes de renom qui viennent de terminer la saison à l'Hippodrome de Londres. Ils exécutent un acte unique en son genre, à savoir un mille en 15 secondes.

Des tableaux vivants, représentant les plus célèbres peintres français Millet, aussi rendus par une de jeunes modèles. Citons encore: Munford Thompson, comédiens et artistes. De Renzo et Ladue, danses européennes, et pour terminer, le cinématographe.

A qui servent les souris blanches

Les sous-marins, on le sait, sont pour la plupart actionnés par des moteurs à gazoline. Or, la gazoline est extrêmement volatile; ses vapeurs grésent, étourdissent d'abord pour asphyxier ensuite; mélangée à l'air, elle peut produire aussi de terribles explosions. Afin de prévenir ces accidents, tous les sous-marins anglais, possèdent des cages remplies de souris blanches. Le veno olfactif de ces gentilles petites bêtes leur permet de percevoir la moindre fuite de gazoline. Elles entrent alors en révolution et avertissent l'équipage par leurs mouvements et par leurs cris. Elles sont en quelque sorte les protectrices des navires marins qui montent les mers submersibles.

Conflit Turco-Bulgare.

Londres, 21 octobre.—Le correspondant de la "Chronicle" à Salonique mande qu'un engagement sérieux a eu lieu à la frontière entre des troupes turques et bulgares. Le combat a duré trois heures et les pertes des deux côtés ont été élevées.

ville, avec l'espoir secret et tonjoue tenace d'y découvrir les dix millions de bijoux du feu duc! Il est naturel que l'on vous prête celui de vous en rendre propriétaire, pour y découvrir, ce qui se fait pour vous d'une importance, au moins égale, le secret de la mort du duc!... Bardevaux conservant toujours son même ton acide, répliqua:—C'est été bon d'imaginer cela, voilà dix ans, Géo-Job!... Et, avec un air de pitié un peu hautaine et protectrice, il ajouta:—Vraiment! mon garçon, vous retardez!—Pas tant que vous le pensez, répartit Jim. Cela se pose comme une équation dans mon esprit... Vous êtes comme les deux membres de cette équation... vous et Archibald!... Le malheur est que vous ne vous équilibrez pas... pas du tout! Plaisamment, Jim avait pris sur le bureau du banquier un mouchoir et se mouchoirait; il avait amené machinalement à lui une feuille de papier sur laquelle il griffonna... cette formule algèbre: A = B - X. Et la passant sous les yeux de Bardevaux, il remarqua:—Le malheur est qu'il y a une toute petite inconnue... X... une petite inconnue de rien du tout dans le problème ainsi posé par le notaire de Bretteville et par Valentine en personne... et que cette inconnue, c'est moi!

—Vous? ricanait le banquier, en regardant Jim de haut...—Oui, moi!... Moi, dont l'intérêt dans la question, n'est ni celui de sir Archibald, ni le vôtre, Bardevaux! Moi qui deviens, par la force des choses, un troisième copartoutier!—Cela vous coûtera trop cher! goguenarda le banquier, sans perdre de son aplomb! Ne vous fiez pas, mon ami, à la naïveté du prix qui est dérisoire, malgré l'avalancement des valeurs immobilières!... Je suis décidé...—Pas autant que moi! coupa Jim, en se levant de son fauteuil... Il me reste, monsieur, à vous remercier de l'audience que vous m'avez accordée... C'est demain, à dix heures du matin, l'adjudication qui nous intéresse tous?... C'est entendu! Je serai exact à un rendez-vous!... Au plaisir de nous revoir! Le banquier avait quitté son fauteuil. Il ajouta, d'une main ferme, son binocle sur son nez, et se plantant en face de Jim, le torse bombé, les jambes arquées, les mains aux poches, le regardant au fond des yeux...—Géo-Job, dit-il, d'une voix brève, avec un homme comme moi, un arrangement n'est jamais à dédaigner!... Jim esquissa un geste de refus...—Je ne vous comprends pas et le pis est que vous ne me

comprenez point mieux! Et il salua le banquier, avec une charmante correction...—La lourde portière était à peine retombée, derrière les talons de l'ancien clova, que Bardevaux, rouge à éclater, n'ayant plus de raisons à contenir l'explosion de sa fureur, sauta à l'appareil et téléphona à Hoepdar...—Je vous attends sur-le-champ. Urgence extrême... Amenez-moi Teddy Barton!...—En sortant de la rue Vivienne, Jim s'engagea sur les boulevard, du côté des Variétés... Il avisa un fiacre à la prochaine station... le seul qui restait en attente. Le cocher, sur son signe, sauta à bas de son siège. C'était un de ces vieux automobiles parisiens qui ne sont pas précisément l'embellissement de nos promenades et dont on retrouve quelques échantillons, aux environs des gares... Il ne payait pas de mine, avec sa bouppelande sale et son équipage fatigué... Mais Jim n'était pas dans un état d'esprit à prendre garde à ces détails...—Au Valdrome d'Auteuil! commanda Jim...—A cette voix, le vieux cocher tituba comme un homme ivre, c'est-à-dire qu'il recula d'un pas sur le trottoir, avec un mouvement de tassage imprimé

à sa marche, par ses deux jambes cognées. Et, d'une voix pitoyable il s'écria, sans la moindre marque de respect...—Géo!... Mille tonnerres!... C'est Géo Job!... le slow roger!—Comment! Double Oche! s'ébahit Jim. Il ne manquait plus que toi!... Jim n'était pas au bout de ses surprises! IV LA VILLA MARIE LOUISE. Le printemps aigre donnait aux villas de la banlieue parisienne le signal d'un premier réveil... Dans les verdures, les premières fleurs embellissaient la vie renaissante, de leurs couleurs jeunes et précoces; les lianes embourbaient les parterres aux pousses tendres... Les oiseaux, attentifs aux premiers aïds, participaient, de leurs chants éperdus, au réveil de la nature... Et, une à une, d'abord timidement, maintenant comme de concert, en vérité, les villas de la banlieue parisienne, entr'ouvraient leurs volets clos au soleil, au renouveau, à la vie renaissante...—Mme de Pierpont avait invité, cet après-midi-là, quelques amies à venir goûter, à la villa Marie-Louise, les premiers

charmes odorants de la nature en fête. La nouvelle officielle de son prochain mariage avec sir Archibald était bien aussi pour quelque chose dans la courtoisie qu'il avait posée ses amies à lui faire visite, dans sa retraite de Montmorency. Les unes l'approuvaient de sa décision. Après dix années d'un veuvage douloureux, après les incidents tragiques qui avaient meurtri sa vie, à l'aurore d'un destin que tous les avantages sociaux, le rang, la fortune et sa radiance beauté faisaient présager magnifique, elle avait bien le droit de tourner les yeux vers un meilleur avenir. Les autres critiquaient son choix et ne se gênaient guère pour insinuer que la fille du duc de Lunébois eût pu prétendre à mieux que sir Archibald, dont l'existence équivoque gérait un peu le mérite. Dans le monde où fréquentait la jeune veuve, les origines du fils de Hoepdar n'étaient un mystère pour personne. Mais Valentine montrait ainsi l'indépendance de caractère qu'elle avait toujours manifestée et il était difficile de lui en faire un grief sérieux, si l'on voulait bien reconnaître la pureté de sa vie, le courage qu'elle avait toujours montré, dans la pire adversité. Et parmi ses meilleures amies, celles qui l'approuvaient et celles qui la critiquaient, il était assez

difficile de démêler celles qui étaient sincères. En fait de sincérité, le seul indéniable était celle de Valentine. Elle avait mis dix années, non pas à oublier, mais à atténuer le passé. Pendant dix ans, elle avait, avec une affection vigilante, consacré tous ses efforts à élever et à éduquer l'enfant de sa malheureuse union, l'héritier unique du nom de Pierpont et de Lunébois, toute sa volonté tendue, vers ce but unique, se retranchant volontairement du monde, et ne vivant, en réalité, que pour l'avenir de son fils... C'était un garçonnet charmant que cet enfant de dix ans, un peu frère et mélancolique, n'ayant pour les jeux de son âge, qu'un goût peu vif. Il avait hérité de sa mère un visage gracieux, de grands yeux révéra et un caractère tendre et déjà romantique. Avec une perspicacité que les amies qui critiquaient sa décision eussent souhaitée plus clairvoyante, Valentine avait compris que pour diriger l'éducation de son petit Bertrand, façonner sa jeune âme, et l'ouvrir à toutes les embûches de la vie, l'amour d'une mère ne devait plus suffire. Pour faire du jeune Bertrand de Pierpont un homme, il fallait un homme. Son nom, la fortune que lui

avait léguée sa tante, Mme d'Ambreville, eussent dû, assurément, attirer à elle quelqu'un de plus qualifié que sir Archibald, pour remplir un rôle aussi digne! Mais Valentine avait quelques excoacs à ce box... Son isolement du monde, depuis dix ans, la retraite où elle vivait, toute à l'éducation de son enfant, étaient un premier obstacle... Et puis, pour tout dire, depuis dix ans, sir Archibald, l'ami de son mari, était resté l'unique conseiller de la maison... Pendant dix ans, Archibald avait été l'intime confident de ses malheurs... Peu à peu, lentement, il était rendu indispensible à Mme d'Ambreville; et, à la mort de cette dernière, il avait pris, dans la maison en deuil, naturellement par la force des choses, une place prépondérante... De sorte qu'on pouvait dire, à la rigueur, que la jeune veuve n'avait pas eu à manifester un choix, mais qu'ensemblement, par sa présence permanente, par les services qu'il rendait ou qu'on croyait qu'il lui rendait, il était devenu le seul parti à considérer... Et lorsque, après dix années de cette entreprise continue, sir Archibald s'était décidé à parler, il avait paru à Valentine impossible de ne pas l'écouter... La suite à dimanche prochain.